

Hemingway

Collection «Icônes»



Laurent Jullier

HEMINGWAY

Les Pérégrines | Icônes

La collection « Icônes » est dirigée
par Jean Cléder et Emmanuel Tibloux.

Conception graphique :
Catalogue Général

© Éditions Les Pérégrines, 2025
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Rousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Sommaire

- 9 Sept nuits de joie
15 Les petits garçons savent toujours
ce qu'ils ont envie de faire
37 Ne vous en faites pas pour mes *cojones*
67 Il avait envie d'écrire comme Cézanne peignait
85 Serrons-nous très fort et ne pensons à rien
103 C'était vraiment plus amusant
que n'importe quoi d'autre
- 113 Guide pratique
Les adresses parisiennes
Les cocktails
Réussir un pique-nique
La liste des livres qu'il ferait bon lire pour la première fois
Hem's Playlist
- 147 Chronologie

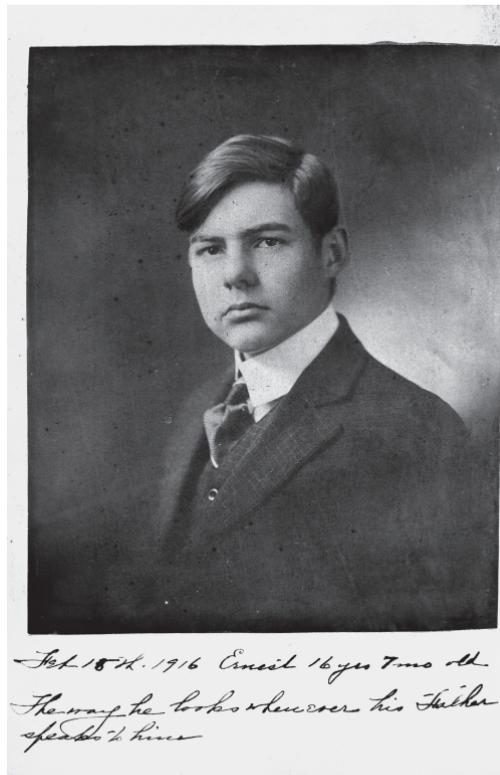
Nota

Toutes les sources des citations, allusions et références contenues dans ce livre se trouvent en ligne à l'adresse suivante :
<https://editionslesperegrines.fr/fr/books/hemingway>

Les titres de chapitre, sauf le premier, sont d'Hemingway. Pour satisfaire au souci de vitesse de la phrase qui était le sien, l'élation devant le « H » de son nom, jadis courante en France, est ici rétablie. Enfin, par référence au *Kansas City Star* (voir p.67), ce livre ne contient, en dehors des citations, aucun adverbe en « -ment ».

Il est possible d'être heureux, non ? Dis que ça l'est, en tout cas.

Ernest Hemingway, *L'Étrange Contrée*



Ernest le 15 février 1916, « avec le regard qu'il a quand son père s'adresse à lui », a noté sa mère sous la photo. Cette année-là, Hemingway publia sa première nouvelle dans *Trapeze*, le journal (toujours en activité) de l'Oak Park and River Forest High School. Le héros s'y suicide à l'aide d'une carabine pour éviter d'être dévoré par les loups.

Sept nuits de joie

«J'ai lu sept livres d'Hemingway à la file, impossible de m'arrêter, sept nuits de joie, d'irrépressible joie.»

Cette déclaration est étonnante. D'abord parce que les histoires écrites par Hemingway finissent mal: par quel moyen pourraient-elles mettre en joie? Ensuite parce qu'elle est signée Marguerite Duras, qu'on n'a pas l'habitude d'associer à Hemingway. Ce n'est pas le même monde. Un macho vantard, la pêche au gros, la corrida... Ça ne colle pas. Le décalage entre eux rappelle, toutes proportions gardées, celui qui sépare les deux protagonistes du *Marin de Gibraltar*, un roman de Duras sorti en 1952: «Il avait déjà eu le temps de devenir criminel. Moi, je n'avais eu le temps que d'aller au cinéma. On fait ce qu'on peut.»

Quelque chose de plus mesuré, comme chez Patrick Modiano, on l'aurait compris – Modiano met *Le soleil se lève aussi* dans les «lectures qui l'ont marqué», mais qui l'ont marqué tout jeune, quand il était pensionnaire au collège. Et pas sept nuits de suite... Alors?

Pour saisir la justesse du jugement de Duras et pour avoir une chance de le partager, il faut revenir au premier point:

les histoires d’Hemingway finissent mal. Pire encore, elles ne sont au service d’aucune religion, d’aucune noble cause, d’aucun idéal élevé. Là-haut, tout là-haut, il n’y a rien. *Nada*. «*Nada, y pues nada y nada y pues nada*», comme le martèle un de ses personnages. Rien, et puis rien et rien et puis rien.

Dans cette logique, nous sommes faits de molécules organiques qui finissent toujours par se désassembler au bout de quelques années passées à collaborer. Et tout le reste est fiction, images et consolation. Inutile, pourtant, d’en faire une maladie, ou d’y voir un prétexte à devenir amer et cynique, puisqu’existe un moyen d’affronter cette logique avec calme et dignité. Il consiste à se livrer à des activités qui ne séparent pas la tête des jambes.

Italo Calvino l’avait deviné : « Le héros d’Hemingway veut s’identifier aux actions qu’il accomplit, pour échapper au sentiment de vanité de tout, de désespoir, de défaite et de mort. » Hemingway lui-même avait trouvé quelques-unes de ces actions, qui fonctionnaient à condition d’être bien exécutées, c’est-à-dire avec la tête à ce qu’on fait : pêcher, chasser, boire, faire l’amour et, surtout, quelque chose d’encore mieux, de fabuleux et d’imparable, qui est la clé de l’émerveillement de Duras, mais qui ne peut pas être dit tout de suite.

Il faut d’abord préparer le terrain.

Et en premier lieu, se débarrasser du suicide. Surtout si l’on pense à ce qu’écrit la critique du *New York Times* à propos de la dernière biographie en date d’Hemingway : au bout de sept cents pages de détails, *on a vraiment envie qu'il l'empoigne, son satané fusil !*

D’ailleurs, les deux sont liés – les choses qu’on fait bien, et le suicide.

Il est descendu au sous-sol de sa maison. Mary dormait encore. Il a cherché une pince coupante dans un tiroir de l'établi, une bobine de fil de fer dans un autre ; il a coupé trois pouces de fil pour les enrouler plusieurs fois autour des deux queues de détente du fusil. Ses personnages l'avaient fait avant lui : Robert Jordan, le héros de *Pour qui sonne le glas*, « ficèle serré avec le fil de fer, ne pensant qu'à la démolition » – il s'apprête à faire sauter un pont en se doutant bien que la mort l'attend au tournant. Même quand leur dernier geste sur Terre est un geste banal, ses personnages s'appliquent à bien l'exécuter, sous peine de laisser l'absurdité gagner. Une fois assis dans la « putain de monstre de bagnole de luxe » où il mourra d'une crise cardiaque l'instant d'après, le héros d'*Au-delà du fleuve et sous les arbres* referme la portière « soigneusement et comme il faut ». Dans ces conditions, il est juste de penser qu'Hemingway a *soigneusement et comme il faut* lié les deux queues de détente du fusil avec le fil de fer. Deux décharges valent mieux qu'une, sous peine de finir aveugle ou défiguré. Ensuite, tout allait être encore plus simple : « Il ne connaît plus rien de la vie au-delà d'un effort de l'index sur une petite saillie d'acier fileté » (Colette).

Des centaines de journalistes et de biographes ont décrit la scène avec force détails ignobles, mais tout est sorti de leur imagination car le coroner local n'a ordonné ni enquête ni autopsie. Les journaux du monde entier ont d'ailleurs annoncé qu'Hemingway s'était tué par accident alors qu'il nettoyait son fusil. C'est ce qu'avait déclaré Mary, sa dernière épouse, avant de changer de version des années plus tard.

Le suicide d'Hemingway attire d'autant plus les prédateurs médiatiques que sa famille et même ses simples relations ont souvent choisi d'en finir de la sorte : son père Clarence, sa sœur Ursula, son frère Leicester, sa troisième épouse Martha et sa petite-fille Margaux. Deux des femmes

réputées lui avoir servi de modèle n'ont pas eu dans la vie l'allant tranquille qu'elles avaient sur le papier : Prudence Boulton, la jeune Indienne des *Aventures de Nick Adams*, a absorbé de la strychnine avec son amant, et Adriana Ivancich, la comtesse d'*Au-delà du fleuve et sous les arbres*, s'est pendue. Ajoutons le père de sa première femme, le gérant du Ritz et son épouse, et même l'un de ses premiers biographes, Charles Fenton ! Ce sont des coïncidences, les âges et les situations diffèrent, mais cette atmosphère morbide a souvent fait les beaux jours de la presse à sensation.

Pourquoi a-t-il appuyé sur la détente ? Tout le monde y est allé de sa petite idée. Il y a les raisons métaphysiques : quand on ne croit en rien et que la somme des maux surpassé la somme des biens, le néant est préférable à l'être. Les raisons café du commerce : il s'est suicidé quand il s'est enfin rendu compte qu'il avait passé sa vie à imputer ses fautes à autrui... Pensez-vous, il s'est suicidé juste pour nuire à Mary, pour l'amener à se sentir coupable. Ou alors c'est à cause de sa mère, qui l'a mal élevé... Ou du Paris des Années folles, qui lui a tourné la tête... Non, vous n'y êtes pas, c'est quand il n'a plus supporté son homosexualité latente... Pas du tout, c'est le bon vieux manque d'amour, il l'avait lui-même laissé entendre dans un de ses poèmes :

«À la Saint-Valentin, ah, répondez à mon appel

Ou je me pendrai à mon arbre de Noël»

Les raisons médicales, aussi : il était malade, dépressif, bipolaire, son corps imbibé d'alcool le trahissait. Il avait subi des séances d'électrochocs, à l'instar de Sylvia Plath, cette autre grande voix de la littérature américaine du XX^e siècle qui choisirait le suicide. Sylvia Plath avait essayé d'être une bonne fille, une bonne épouse, une bonne mère et d'écrire avec sincérité sur sa vie réelle ; Hemingway n'avait pas essayé d'être un bon fils, un bon mari, un bon père, ni d'écrire avec

sincérité sur sa vie réelle, mais le résultat était le même. *Incapable d'écrire la moindre chose*, avait-elle fini par noter dans son journal, et devant lui aussi les mots se dérobaient – il n'arriverait même pas au bout de la première phrase d'un discours demandé par le président Kennedy tout juste élu. Sans oublier qu'il avait mis dans un de ses romans un personnage d'artiste qui se tue pour cause d'incapacité à exercer son art.

Le point commun à toutes ces interprétations du coup de feu final se trouve dans *Pour qui sonne le glas*, où le héros finit par se dire, songeant au suicide de son père : « Il faut être terriblement replié sur soi-même pour faire une chose comme ça. »

Et alors ? Quelle importance, après tout, ont les raisons d'appuyer sur la détente ? À quoi bon jouer les devins ?

Retournons plutôt quelques années en arrière. Avec prudence. Car « [si les gens] écrivent sur vous quand vous êtes mort, pestait Hemingway, le même genre de conneries que celles qu'ils écrivent quand vous êtes vivant »...

Dont acte.